

Les guerres de religion dans le roman français

Jacques JARRY

Si les événements de la Révolution et plus particulièrement de la Contre-Révolution ont suscité une littérature abondante, même dans le domaine du roman, il n'en est pas de même des guerres de religion. A l'époque où celles-ci se sont déroulées elles n'ont provoqué la rédaction que de quelques mémoires dont les plus célèbres furent celles de Blaise de Montluc. Au XVI^e siècle, rappelons-le, le roman n'existait pas, du moins dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui. Lorsque le roman vint à la mode, les guerres de religion n'étaient plus d'actualité et le souci de ne pas raviver des querelles dépassées, la désaffection croissante des Français pour le catholicisme et la religion en général ont incité les romanciers à se désintéresser de ces événements bien oubliés. C'est pourquoi les romans consacrés aux guerres de religion, en dépit de l'attrait que pouvaient exercer sur les écrivains romantiques le caractère morbide et brillant de la cour de Henri III et le panache blanc du bon roi Henri IV, sont extrêmement rares. Si l'on ne tient pas compte d'un certain nombre de romans de pacotille¹, les guerres de religion n'ont inspiré que deux romanciers romantiques, à vrai dire des plus célèbres, Alexandre Dumas² et Prosper Mérimée³, puis un auteur de l'entre-deux-guerres, Ernest Pérochon⁴, d'origine protestante, et enfin, tout à fait récemment, le créateur du personnage du sire de Siorac, Robert Merle⁵.

Tous ces romans, quelle qu'en soit la période, quelle que soit la religion de ceux qui les ont écrits, ont un point commun: aucun ne se fait le défenseur du camp catholique. La cause qui, il faut bien le dire, a bénéficié de l'appui de la majorité des Français, celle de l'ultracatholicisme, celle des Guise et de la Ligue n'a suscité chez des auteurs plus modernes aucune sympathie, aucune approbation, comme si l'infamie de la St.Barthélemy avait sali pour jamais l'image de marque de ceux qui ont perpétré le massacre. Mérimée est caractéristique à cet égard. Son héros, Mergy est protestant. L'amiral de Coligny est décrit sous un jour extrêmement favorable, comme un sage et comme un patriote, qui s'efforce de maintenir dans son armée une stricte discipline⁶. Les reîtres protestants d'origine allemande sont, à la vérité, présentés au début sous un jour assez peu favorable (et qui correspond sans aucun doute à la vérité historique) débauchés, pillards, ne cherchant dans la religion qu'une occasion de vivre sur l'habitant et de recueillir du butin. Mais, plus tard, même le capitaine de ces reîtres nous devient sympathique, lorsque, échappé de la St.Barthélemy sous un déguisement monastique, il jure à Mergy de venger les massacrés qui s'en vont au fil de l'eau, la face dressée vers le ciel, comme pour appeler sa vindicte sur leurs bourreaux⁷. Dans la même veine Mérimée met l'accent sur le caractère magique et superstitieux d'un grand nombre de croyances catholiques⁸, culte des reliques, des médailles saintes, et même sacrement du baptême (incident des chapons bien gras, baptisés carpe et perche, pour pouvoir tourner l'obligation du carême⁹). On se demande même, à la lecture de certaines allusions, si la critique du catholicisme, loin de se limiter à des aspects populaires et superficiels, ne s'étend pas aux fondements mêmes de la doctrine et si Mérimée n'en a pas au sacrifice de la messe et à la

transsubstantiation elle-même.

Alexandre Dumas est à vrai dire un peu moins enthousiaste dans sa condamnation des excès de la répression catholique. Dans *La Reine Margot* il met sur le même plan La Mole, l'amant protestant de la reine Marguerite et Annibal de Coconnas, l'un des plus féroces massacreurs de la St.Barthélemy¹⁰, de surcroît amant de la duchesse de Guise. Dumas est incontestablement plus romantique que Mérimée, toujours à l'affût du pittoresque, de l'exotique, du lugubre, de la grande passion dramatique. L'atmosphère empoisonnée, luxurieuse, barbare et décadente de la cour de Henri III l'a particulièrement séduit. En général seul l'intéresse le détail pittoresque ou extravagant. Résolument superficiel, il s'abstient de porter sur les événements dont il déroule la fresque en peintre romantique, le moindre jugement de valeur. Cependant, de la même façon que Mérimée, il se moque du sacrement du baptême, lorsqu'un de ses protagonistes, le Père Gorenflot, satire haute en couleurs du moine bon vivant, féru de bonne chère plus que de théologie, baptise poisson en période de carême de succulents volatiles.

Pour Ernest Pérochon, les choses sont plus simples. Vendéen protestant d'origine, il nourrit pour le protestantisme une sympathie bien naturelle. Ce qu'il dénonce tout particulièrement dans le catholicisme (peut-être en souvenir d'incidents qui ont marqué son enfance en plein pays chouan particulièrement hostile au protestantisme aussi bien qu'à l'école publique) c'est l'intolérance et la sauvagerie de la répression féroce des premières tentatives de raisonnement et de critique à l'égard du joug d'une église déconsidérée par son laxisme et la dépravation de ses mœurs. L'atrocité des mesures prises à l'égard des nouveaux hérétiques est symbolisée dans son livre par la description dantesque de l'extermination sans pitié des Vaudois par les troupes du baron

d'Oppède, avec la bénédiction des autorités ecclésiastiques et notamment des autorités pontificales du Comtat Venaissin¹¹. De toute façon les artisans de la répression, tel Urbain Dedaut¹², qui s'empare de la confiance de Fantine par des procédés inavouables, pour mieux la trahir ensuite, sont décrits sous les traits les plus noirs: fourbes, traîtres, obtus, fanatiques, intolérants, hypocrites, sans que rien ne manque à un tableau sans doute juste mais un tantinet poussé au noir.

Le dernier témoignage est celui de Robert Merle, qui a repris dans sa chronique du règne de Henri III certains procédés de style de Pérochon et notamment l'emploi systématique de tournures vieillottes du français du XVI^e siècle. Le résultat obtenu est d'ailleurs plus convaincant chez Pérochon qui ne cède jamais comme son confrère à la tentation d'une obscurité surannée. Ses phrases restent parfaitement claires tandis que celles de Merle reflètent plutôt les exagérations ridicules et ampoulées des Précieuses que l'équilibre harmonieux de celles de Montaigne. En ce qui concerne le fond du problème, Merle se place résolument dans le camp des "Politiques", de ces catholiques modérés qui refusaient l'intransigeance des fanatiques de la Ligue et s'accommodaient fort bien d'une alliance avec un roi légitime même protestant. Le héros de Merle, Siorac, est protestant et il est envoyé comme émissaire chez la reine Elisabeth¹³. L'ennemi, ici, n'est pas la Réforme mais Philippe II et la politique de domination ultracatholique des Habsburg d'Autriche et d'Espagne.

N'oublions pas cependant qu'il est une raison politique à l'absence de tout témoignage favorable à la Ligue et au mouvement de résistance pro-espagnol. Les royalistes français, se réclamant des Bourbons, même si le petit-fils de Henri IV a été très loin dans la persécution et la répression anti-protestante, ne pouvaient et ne

peuvent encore que récuser et condamner un mouvement qui avait levé l'étendard de l'insurrection contre le fondateur de la dynastie légitime. N'oublions pas que le roi de la Ligue (le cardinal de Bourbon¹⁴) avait pris le nom de Charles X. Le seul fait que le dernier roi de France ait pris ce même nom de Charles X, montre bien que cette intronisation n'a jamais été considérée comme valable.

N'oublions pas non plus que sous Louis XIII et au début du règne de Louis XIV, la France, bien que pourvue d'un roi catholique et rentrée dans le giron de l'Eglise, lutte aux côtés des princes protestants d'Allemagne contre les ambitions d'hégémonie catholique des Habsburg (ambitions légitimées et glorifiées par Claudel dans *le Soulier de satin*¹⁵).

*

* *

Cependant si aucun des écrivains que nous avons passés en revue n'a jamais approuvé l'intransigeance de la Ligue ni l'horreur de la St.Barthélemy, l'idéal qu'ils défendent, au nom duquel ils condamnent les excès du camp catholique, diffère selon les auteurs.

Mérimée, par exemple, manifeste une grande indulgence à l'égard du parti protestant. Son héros, Mergy, est protestant. Mais ses sympathies profondes vont au frère de celui-ci, le capitaine Georges, pour qui la religion n'a aucune importance, qui ne s'est converti au catholicisme que pour des raisons de vengeance, le prince de Condé ayant tenté de lui voler sa maîtresse¹⁶, et pour des raisons de convenances personnelles. Georges est un esprit fort, à la manière de Mérimée, un homme au dessus de la mêlée qui, à cette époque d'intransigeance et d'intolérance, n'a pas la possibilité d'affirmer hautement ses convictions (sous peine de flamber sur le bûcher). Ce

n'est pas au moment de sa mort (tué par hasard de la main de son frère qui avait tiré au jugé¹⁷) qu'il aura, puisque tout est révolu, le courage de refuser les simagrées religieuses, aussi bien celles du ministre protestant que celles du confesseur catholique, qui s'imagine le sauver des flammes de l'enfer par l'extrême onction et la prononciation in extremis d'une formule de contrition¹⁸. Le courage que manifeste Georges devant la mort, devant la plongée dans le néant, cette résignation à la disparition totale, correspond sans le moindre doute aux convictions personnelles de Mérimée. Mais, même à cette époque, celle de Napoléon III, on jouait à rejeter la foi chrétienne, non plus son corps mortel, comme au temps des guerres de religion, mais au minimum sa situation. Renan en sut quelque chose pour avoir osé écrire "Jesus-Christ, cet homme extraordinaire".

Alexandre Dumas, à l'inverse de Mérimée, n'a pas d'attitude religieuse bien définie. Plus précisément il écrit dans un but commercial : soucieux de ménager les susceptibilités de ses lecteurs éventuels, il évite les condamnations trop tranchées. Ses préférences seraient plutôt politiques et dans tous ses romans il manifeste une hostilité déclarée aux progrès de l'absolutisme. Il est plus ou moins évident que le protestantisme a fourni à une partie de la noblesse française une occasion de manifester son indépendance et de secouer le joug d'une monarchie qui sous François I^{er} s'était faite envahissante. Dumas s'est contenté de manifester à François I^{er} et à Henri III une hostilité déclarée (il fait l'éloge de Philibert de Savoie au moment de la bataille de St. Quentin) sans voir, à la différence de Gérard de Nerval, le lien de la résistance nobiliaire aux empiètements de la monarchie et de la conversion d'une partie de la noblesse au protestantisme.

Pérochon, nous l'avons vu, est favorable au protestantisme. Mais cela ne l'empêche pas de condamner l'intransigeance de Calvin,

son fanatisme, ses excès, et notamment l'exécution de Michel Servet¹⁹. Le héros du premier roman du diptyque, Milon, pourtant fervent admirateur de Calvin, a maille à partir avec les agents de la dictature que celui-ci a instaurée à Genève et il est même jeté en prison²⁰. En fin de compte, de la même manière qu'il a dénoncé pour les guerres de Vendée les excès des batailleurs de tout poil, Pérochon dénonce ici la folie des guerres, cette folie meurtrière qui jette des frères de race à la gorge les uns des autres. Son idéal n'est pas la sombre intolérance de Calvin, mais la foi simple, évangélique et pacifique, des Vaudois, communauté à laquelle appartenait son héroïne Fantine. La simplicité patriarcale des *barbas* Vaudois (qui évoque assez curieusement les communautés tolstoiennes que Pérochon a, semble-t-il, admirées) retient complètement ses suffrages²¹.

Quant à Robert Merle, qui met en scène un protestant dont le frère est fiancé à une catholique²², son modèle est à nouveau différent. Il s'est attaché curieusement au personnage de Henri III, jusqu'ici unanimement décrié pour sa mollesse et ses excès, et en a fait un modèle de tolérance et de souci bien compris de l'intérêt de l'état. Certaines phrases sont caractéristiques à cet égard "Car étant de son humeur infiniment magnanime, et poussant cette rare vertu au point de pardonner ceux qui du haut des chaires sacrées le traînaient dans la boue, Henri III n'aspirait qu'à paix garder pour ses sujets, ne croyant pas qu'on pût vaincre l'hérésie par le couteau et cependant n'encontraît chez lesdits sujets, qu'ils fussent romains ou huguenots, que la plus impiteuse exécration²³". Protestants et ligueurs sont ici renvoyés dos à dos au nom d'un idéal de pacifisme et de tolérance. De la même façon Merle s'attarde longuement sur l'alliance (momentanée) de Henri III et d'Elisabeth d'Angleterre, puisque son héros, Siorac, est chargé d'une mission à Londres²⁴. Il

semble préférer visiblement les protestants d'Angleterre aux luthériens d'Allemagne, aux réîtres popularisés par Mérimée. La raison en est simple. L'église d'Angleterre est restée dans ce juste milieu que préconise Merle. Rejetant l'autorité du pape à laquelle elle a substitué celle du roi, elle a conservé l'essentiel de la doctrine catholique. On se demande même si la solution qu'aurait proposée Merle à ces guerres de religion qui désolaient la France, n'était pas tout simplement une église gallicane, catholique dans l'esprit, mais rejetant délibérément les influences extérieures, aussi bien l'ultramontanisme que les menées pro-espagnoles²⁵ de ces Jésuites²⁶ auxquels il n'épargne pas les reproches.

*

* *

Reste un dernier problème mais qui n'a été abordé qu'imparfaitement par les romanciers que nous avons passés en revue, celui de la raison pour laquelle certains Français sont devenus protestants tandis que d'autres restaient dans un catholicisme tiède et opportuniste et d'autres encore, dans une flambée de fanatisme obscurantiste se ralliaient aux thèses de la Ligue, allant jusqu'à la trahison, jusqu'à l'appel à l'Espagne. Même à une époque plus récente, il est pratiquement impossible de fournir une explication cohérente des raisons du soulèvement vendéen. A plus forte raison il est extrêmement délicat de chercher le pourquoi de l'adhésion à la foi nouvelle ou de l'attachement fanatique à l'ancienne. Weber, dans un ouvrage classique *Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus* en a fourni une explication théologique et sociologique assez logique et cohérente. La rectitude morale et le succès dans la vie, la certitude qu'il y puise de la protection divine et d'une

prédestination favorable, donnent à l'homme d'affaires protestant l'élan nécessaire pour se lancer dans des entreprises hasardeuses. Réciproquement le succès dans ses entreprises l'assure de la bienveillance divine et d'une prédestination favorable. Cette explication, pour séduisante qu'elle soit, cadre mal avec la réalité.

Les protestants, une fois constitués en communauté, ont peut-être montré plus d'aptitude aux affaires que les catholiques (gênés par le *nummus nummos non parit*) mais à l'origine ce ne sont pas uniquement des hommes d'affaires qui sont passés à la religion réformée.

A vrai dire les romans que nous avons examinés n'ont jamais abordé directement le problème. Chez Mérimée, Mergy est protestant parce que sa famille est protestante, un point c'est tout. Son choix est un choix de fidélité et de tradition plus qu'un choix de réflexion personnelle bien qu'une sorte de rejet viscéral des superstitions catholiques²⁷, de tout ce que le catholicisme inclut de survivances du paganisme et de la magie, joue, semble-t-il, un rôle dans la force de ses convictions. En ce qui concerne Alexandre Dumas, lui aussi se délecte à mettre en relief le caractère absurde de certains pratiques catholiques (sans doute par atavisme ; son père avait été général républicain et abominait les capucinades). Quant à la question de choix personnel, elle ne joue, semble-t-il, aucun rôle. On est protestant ou catholique par hasard, au gré des circonstances ou des naissances. Alexandre Dumas ne s'est jamais demandé pourquoi tant de Français à cette époque se sont convertis au protestantisme. Seul Gérard de Nerval, dans un roman consacré à une période entièrement différente *Le marquis de Fayolle* a mis l'accent sur le fait que les guerres de religion ont été pour la noblesse une occasion de secouer le joug absolutiste qui depuis François I^{er} commençait à s'appesantir sur elle et de retrouver son

esprit de Fronde et ses libertés ancestrales.

Reste Pérochon qui appartenait à cette minorité protestante très restreinte qui a subsisté jusqu'à nos jours en Gâtine et en Vendée. Pérochon de par son origine promène sur ces problèmes de conversion et de choix du protestantisme un regard plus aigu et plus lucide que ses confrères parisiens.

Ses deux romans sont d'autant plus intéressants à ce point de vue que le premier commence précisément à l'époque où le protestantisme commence à se répandre et à se développer en France. Le héros, Milon est un des premiers convertis et le roman qui porte son nom donne une idée de l'itinéraire psychologique qui a pu amener un homme de cette époque à braver les interdits traditionnels et une persécution féroce pour embrasser la nouvelle foi. Pourquoi Milon devient-il protestant? Parce que les idées nouvelles sont plus logiques, plus rationnelles, parce qu'il est plus satisfaisant de lire la Bible soi-même que d'en écouter l'interprétation plus ou moins déformée par un clergé déconsidéré à l'époque par ses turpitudes et ses rapines²⁸. A entendre Pérochon, le protestantisme fut à l'origine la religion des intellectuels, des gens qui réfléchissent par eux-mêmes au lieu de s'en remettre à l'opinion des "autorités", une religion de gens instruits, de marchands, de colporteurs qui ont vu du pays, qui ont l'esprit plus ouvert que des manants rivés à la glèbe et dont l'horizon intellectuel ne dépasse pas l'ombre de leur clocher.

En somme, pour Pérochon, le protestantisme s'est recruté dans les rangs de l'intelligentsia, touchée par la Renaissance italienne. Mais selon lui il est une autre raison à la conversion d'un grand nombre de familles nobles (conversion qui en vertu du principe *cujus regio ejus religio* entraîna, celle des manants dans leur dépendance). Ce sont les conflits territoriaux qui les opposaient

aux abbayes, aux domaines ecclésiastiques. Le litige entre les moines de l'abbaye de l'Orbrie et le seigneur Hervouet de Rouvre, qui se disputent le droit d'usage de certaines terres²⁹ et font assaut de statues miraculeuses³⁰, est caractéristique à cet égard. Ledit seigneur sera l'un des premiers à accorder sa protection à tous ceux qui désirent embrasser la foi nouvelle.

D'autres nobles virent au protestantisme uniquement par intérêt, parce qu'ils convoitaient des terres d'église ou tout simplement trouvent plaisir à la guerre civile, à cette manifestation d'indépendance vis-à-vis d'un pouvoir d'état qui s'était fait par trop pesant, parce qu'ils aimaient la guerre pour la guerre, quitte à virer de bord au gré de leurs caprices et des instables combinaisons politiques de l'époque, comme ces quillebedouins³¹ (turncoats, traîtres au protestantisme, renégats) dont Pérochon dénonce les excès. Et ici, sans conteste, il rejoint sur bien des points l'analyse de Gérard de Nerval.

De l'autre côté de la barrière, les ligueurs sont présentés de façon caractéristique comme l'équivalent de ces Vendéens décrits dans *Le Cri du chouan*, soucieux d'éviter le moindre changement à leur monde restreint, attachés avec un zèle fanatique à un univers spirituel extrêmement borné, enchaînés à leurs préjugés, à leurs superstitions, comme d'autres le seraient à un idéal véritable. La Ligue dans son rejet fanatique et obscurantiste des idées nouvelles est une Vendée à l'échelle nationale, un règlement de compte entre un petit peuple encore mal dégrossi et l'élite intellectuelle de l'époque. Le massacre de la St.Barthélemy, puis l'émigration qui suivit *la Révocation de l'Édition de Nantes* se sont traduits par l'élimination de tout ce que la nation comptait d'ouvert et de novateur. En vérité, quel spectacle étrange de voir le petit peuple de Paris, les ancêtres des sans-culottes de 92 et 93, se conduire

comme les lazzaroni de Naples au temps de Championnet ou les paysans de Charette et de Cathelineau pendant la guerre de Vendée!

Les livres de Pérochon permettent également de répondre dans une certaine mesure à la question que nous avons posée dans l'article de l'an dernier: la Vendée a-t-elle toujours fait preuve du même obscurantisme? Il semble que non. Pendant les guerres de religion, le Sud de la Vendée, Fontenay-le-Comte, Luçon, voit très souvent le triomphe des protestants (il est vrai qu'en 93 la région de Fontenay-le-Peuple restera fidèle à la République). Le seigneur de Rouvre, à la limite de la Gâtine qui sera royaliste, se convertit à la Réforme. Même au cœur de la Vendée, en plein pays chouan, les armées huguenotes arrivent à se maintenir. En 1579 elles occupent Montaigu sur la route de Nantes (dans le futur fief de Charette³²). Visiblement si la Bretagne, sous les ordres du duc de Mercœur reste papiste et ligueuse, la Vendée hésite, au gré des préférences et souvent des caprices des seigneurs locaux.

Reste Robert Merle. Celui-ci pas plus que Mérimée et Dumas, n'exprime d'opinion cohérente sur les raisons de la conversion d'une partie de la population française à la Réforme. D'ailleurs ses personnages appartiennent exclusivement à la noblesse (dans la tradition des romans de cape et d'épée, ce qui ne laisse pas d'évoquer *les Pardailan* de Michel Zevaco) et leurs motivations sont peu claires. Merle mettrait plutôt l'accent sur le caractère intransigeant, souvent rigoriste et puritain de la foi calviniste, comme si le protestantisme était une disposition psychologique plus qu'une foi. Merle est plus explicite quant aux raisons qui ont déterminé bon nombre de catholiques à prendre le parti d'Henri IV : la hantise de l'encerclement d'une France prise en tenaille entre les Habsburg d'Espagne et d'Autriche, le souci de l'intérêt national, le refus des excès du fanatisme.

S'il semble se rallier aux thèses de Pérochon pour ne voir dans la Ligue qu'une manifestation d'obscurantisme assez proche de la trahison, il insiste, comme Alexandre Dumas, sur le rôle de l'ambition des Guise qui se servent du catholicisme des masses comme d'un tremplin pour se hisser au pouvoir.

Que faut-il finalement conclure de ce panorama des transcriptions romanesques de cet événement capital de l'histoire de France que constituent les guerres de religion? La première chose qui frappe est que le sujet n'a guère tenté les romanciers, sauf au temps des romantiques, fascinés par cette époque de guerres, d'intrigues et de poison. La seconde est qu'aucun écrivain n'a jamais pris la défense de la Ligue ni de la Contre-Réforme(à part Claudel, épisodiquement dans *le Soulier de satin*). Seul un gratte-papier d'école libre dans une préface à une édition de Montluc, au tout début du XX^e siècle, a cru pouvoir justifier ses atrocités en disant que les protestants, ses contemporains, étaient certes des gens fort honorables mais que ceux du temps des guerres de Religion étaient aussi nuisibles et pervers que les socialistes actuels (on est au temps du petit père Combes). Il faut attendre malheureusement les réactionnaires invétérés de notre époque pour voir un universitaire dénoncer dans une préface à *la Chronique du règne de Charles IX* ³³ l'optique trop favorable au protestantisme de Mérimée.

De toute façon les auteurs que nous avons examinés n'approuvent ni les excès de la Ligue ni ceux de l'intransigeance de Calvin. Leurs sympathies, nous l'avons vu, iraient plutôt aux Politiques ou dans le cas de Pérochon à un protestantisme plus mesuré et plus pacifiste, celui des anciens Vaudois. Quant au problème, difficile même pour l'historien, des raisons de la conversion d'une partie des

Français au protestantisme, nul ne l'a effleuré si ce n'est Pérochon qui dans les premiers pages de *Milon*, montre bien le caractère idéaliste des premières conversions, conversions qui furent le fait d'une élite aussi bien par son ouverture d'esprit que par le courage qu'elle manifesta devant la persécution. Pérochon néanmoins n'a pas sous-estimé le rôle de l'intérêt dans la conversion de certains nobles qui n'ont pas hésité sous Louis XIII et sous Louis XIV à renier leur foi pour des raisons d'opportunisme tandis que leurs manants, qu'ils avaient entraînés dans leur conversion, leur donnaient à cette époque une leçon de courage et de fidélité, n'hésitant pas à s'expatrier pour préserver leur foi.

NOTES

- 1) Michel ZEVACO, *Les Pardaillan*, 1907.
- 2) Alexandre DUMAS, *La Trilogie des guerres de religion : La Reine Margot, La Dame de Monsoreau, Les Quarante-cinq*, Mercure de France 1958.
cf. également *La Reine Margot*, éd. France Loisirs.
- 3) Prosper MÉRIMÉE, *Chronique du règne de Charles IX*, Gallimard, collection Folio.
- 4) Ernest PÉROCHON, *Milon*, librairie Plon, 1936.
- 5) Robert MERLE, *Fortune de France*, Plon, 1977.
En nos vertes années, Plon, 1979. *Paris ma bonne ville*, Plon, 1980. *Le Prince que voilà*, Plon, 1982. cf. p.125 et 129-130.
La Violente amour, Plon, 1983. *La Pique du jour*, Plon, 1985.
La Volte des vertugadins, éd. de Fallous, 1991.
- 6) Prosper MÉRIMÉE, *op.cit.*, p.58-59.
- 7) *ibid.*, p.298.
- 8) *ibid.*, p.93. Vaudreuil récite une prière latine qu'il ne comprend pas, mais, dit-il : je la tiens d'une de mes tantes qui s'en est toujours bien trouvée et depuis que je m'en sers, je n'en ai vu que de bons effets.
- 9) *ibid.*, p.293.
- 10) Alexandre DUMAS, *La Reine Margot*, éd. France Loisirs.
p.100 et 124-128.
- 11) Ernest PÉROCHON, *Milon*, p.118-130.
- 12) *ibid.*, p.240-246.
- 13) Robert MERLE, *Le Prince que voilà*, p.448-490.
- 14) *ibid.*, p.223. "son oncle le gros Sottard, lequel est bon catholique et en outre, tant gâteux qu'il chie sous lui. "
- 15) Paul CLAUDEL, *Le Soulier de satin*, éd. classiques Larousse, scène V,

p.76 et surtout p.93. "Gloire à Dieu! Ce que Poitiers fut contre Mahomet, la Montagne Blanche le fut contre les hérétiques. Honneur à tous ces bons capitaines, recrutés de tous ces coins de la chrétienté, qui ont maintenu à Prague l'image de la Vierge Immaculée."

16) Prosper MÉRIMÉE, *op.cit.*, p.103.

17) *ibid.*, p.321–322.

18) *ibid.*, p.332–335.

19) Ernest PÉROCHON, *Milon*, p.154–155.

20) *ibid.*, p.177–179.

21) *ibid.*, p.89 "Pauvres de Lyon et Vaudois s'étaient écartés, bien avant Calvin et bien avant Luther des doctrines de l'Eglise romaine. Leur religion était si douce que jamais chez eux on n'entendit bruit ni querelle. Ils ne voulaient que paix."

p.92–93 "Ne disait-on pas que Calvin était impitoyable à ceux qui discutaient sa doctrine. Ne disait-on pas qu'à chacun épiait son voisin, que le frère se faisait gloire de dénoncer son frère et que le moindre péché était puni avec une rigueur sans pareille? Non! ce Calvin pouvait être le plus savant des docteurs mais il n'était pas un vrai *barba*. Violence et démesure ne sauraient plaire à Dieu. Il ne se trouve dans l'Ecriture ni selon la raison que les saints aient persécuté personne."

22) Robert MERLE, *Le Prince que voilà*, p.8 et 9 "Si bien je me ramentois la tabusteuse affaire à mon retour en Mespech en 1572 fut le mariage de mon frère Samson avec Gertrude laquelle union eût dû paraître fort avantageuse à notre économie huguenote puisque la dame qui était de mon frère éprise, coqueliquant avec lui depuis 1567 lui voulait en dot apporter la belle apothicairerie des Béqueret en Monfort l'Amaury....La dame est papiste et pèlerine à Rome."

23) *ibid.*, p.213–214.

24) *ibid.*, p.450 *sqq.*

25) *ibid.*, p.418. *Lettre d'Henri de Guise à Philippe II*; cf. p.653.

- 26) *ibid.*, p.136–137.
- 27) *ibid.*, p.101.
- 28) Ernest PÉROCHON, *Milon*, p.56–57, 60–61.
- 29) *ibid.*, p.22 et 23.
- 30) *ibid.*, p.16. "Les moines ont une statue qui guérit de la faiblesse de vessie, le saint petit Pissoux. Sire Hervouet possède une pierre de lave-mains qui porte remède à l'ensorcellement. Puis il fait découvrir une statue d'ange en bois qui guérit les enfants qui pleurent trop: St.Braillaud!"
- 31) Ernest PÉROCHON, *Le Chanteur de villanelles*. Pérochon mentionne un quillebedouin, Landreau, seigneur de Bournezeau.
- 32) *ibid.*, p.60 et 71.
- 33) *op.cit.*, *Préface de Pierre Josserand*, p.26–27.